



Pascal Commère

Hivernale

Y seul de Christian Bachelin
(Zulma, 2001)

Il arrive qu'un livre paru voilà bientôt quinze ans débouche soudainement dans votre présent. On vous l'a offert, vous en feuillotez les pages. Du solide semble-t-il, et lourd – dense, si ce n'est pas indigeste. Vous le craignez. D'autant que les récits de poète... Et puis vous montez dans le train, si je puis dire. Ou, plutôt, vous en descendez. La première phrase : « *C'est novembre soir autour de toi. Tu viens tout juste de débarquer du train de Paris.* »

Ainsi commence le voyage. Tout entier empreint d'une musique hivernale qui ne vous lâchera plus. L'homme qui écrit se tient derrière la vitre, en retrait. On ne sait rien de lui, du moins on joue le jeu, si ce n'est que lisant un poète on ne peut s'empêcher de consulter sa biographie, quand bien même la couverture indiquerait « roman », ce qu'est ce livre, assurément. Ne serait-ce que par le dispositif de narration qu'il adopte, la mise à distance d'un *moi* secret par une adresse à l'autre selon le mode du tutoiement ; cet autre-en-soi, ce double au travers duquel l'homme qui écrit interroge, outre ses échecs, l'origine de l'étrange mélancolie qui l'accompagne depuis le début et le suivra jusqu'au bout du voyage. Voyage intérieur, autant qu'au dehors, « *pantelante épopée* » ramassant de manière quasi obsessionnelle les épisodes ordinaires d'une vie qui ne l'est pas moins, rêvée plus que vécue : amours impossibles, souvenirs d'apprentissages, p'tits boulots, crincrin, bals de campagne, rien de très reluisant en soi. Pas plus que le décor, bourgade au-delà de Paris – on pense à Compiègne bien sûr, ville natale – mais c'est en fait plus haut, et toujours plus au nord quant à l'imaginaire. Le point d'ancrage est là. Rien de feint, la névrose (« *les piqûres de largactil* ») – et Trakl, frère tutélaire dont on lit l'épigraphe. On songe à Nerval pour les itinéraires. Aux terres de Bernanos, ce « *bourbier à betteraves* », pour leur situation géographique et plus encore peut-être pour ce qu'elles recèlent de profond et d'obscur, d'ancré dans le non-dit, l'inavoué, et de lutte avec l'ange. Des terres marécageuses qui enferment la mémoire dans « *des renforcements glauques et spongieux* ». Pour le reste : eau stagnante, étangs... L'Oise, dont les eaux emprisonnent un pan de l'histoire familiale... J'oubliais les forêts. Ce qui remonte des temps moyenâgeux, tout un humus, réminiscences de chasses royales « *par les landes et par les futaies* », l'hiver encore, des images de Breughel aux animaux hantés « *comme dans les tapisseries des châteaux légendaires* ». Autour sont les zones – univers de « *vieille planche pourrissante, de fumées de mazout, d'oxydes ferrugineux* ». Réalité suburbaine ! Un bric-à-brac. Les « *clôtures de vieille ferraille de lit-cage et de tôle ondulée des jardinets pauvres.* »

On n'a rien dit encore. Rien de ce qui fait ce livre, ou si peu. Livre brûlant, livre à part. Unique. Presque excessif, sinon incandescent. Le livre d'un poète en proie aux « *petites nausées neurovégétatives* », pas seulement dans les mots – « *Le médecin parlait de dérèglement du grand sympathique, de mélancolie anxieuse* »... Sujet à des sortes d'extases, dans le ressassement d'éternels rendez-vous – toujours ce train à quai, un

autorail, la gare... L'hiver, encore. Un monde de petites gens, et la folie qui ne l'est pas moins. Des odeurs de soupe aux légumes... Une mère occupée à de lointains tricots, quand la froidure de l'air au contact de l'haleine avive un désir d'images : « *des broderies sans fin, des guipures, des dentelles* ». Un monde clos sur lui-même. L'épicerie-buvette qui « *ne semble avoir bougé de quelque inamovible et lointain Moyen Âge* ». On picole, on y fume. La mémoire submergée de détails infimes qu'amplifie l'écriture, seule capable de donner vie à cette suite d'instantanés morts, bouts de vies minuscules approchées jusqu'à l'intime (« *Tu te souviens que les cigarettes avaient un goût de rhume de cerveau* ») et vouées à l'attente. Quand la seule réussite qu'on en pourrait tirer est une espèce de songe, étrange, qui mêle, en un kaléidoscope d'ombres et de brouillards, les souvenirs familiers, « *racontars de sous-préfecture* », aux légendes du vieux roi de Cornouaille. Recherche de soi à travers « *les fastes et les ténèbres du vieux cloaque atavique...* » Que serait-ce ? Si n'était l'écriture, toute chargée de boue et de nuit où se croisent des musiques à la Duke Ellington et des plaintes d'accordéon. Une écriture magnifique, tenue quoique poussée à l'extrême, à l'image de l'air empli d'une « *somptuosité saccagée, déchiquetée* ». Un tournis de langue qui alterne le trivial et le sublime. Et, comme dans ses poèmes, des images « *entre iceberg et charbon* » d'où émerge « *une autre irisation* ». Un mot à vous coller un cheveu sur la langue, à moins qu'il n'annonce une de ces atmosphères qu'électrise au passage le scintillement de termes chers, quasi emblématiques – l'adjectif cimmérien, entre autres, auquel Bachelin, disparu l'été dernier, avait lié son destin.